



LE DIABLE

DAVID



GRANN



SHERLOCK HOLMES



Éditions
du sous-
sol



LE
DIABLE
ET David
Grann
SHERLOCK
HOLMES

& autres contes
de meurtre, de folie
et d'obsession

Du même auteur

Aux Éditions Allia

Le Caméléon, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claire Debru, 2009

Un crime parfait, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Violaine Huisman, 2009

Trial by Fire, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marianne Reiner, 2010

Chronique d'un meurtre annoncé,
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Damien Aubel, 2013

The Yankee Comandante, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valeria Costa-Kostritsky, 2015

Aux Éditions Robert Laffont

La Cité perdue de Z, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Hélène Sabard, 2010
(Éditions Points, 2017)

Aux Éditions Globe

La Note américaine, traduit de l'anglais (États-Unis)
par Cyril Gay, 2018
(Éditions Pocket, 2019)

Le diable et Sherlock Holmes

& autres contes de meurtre,
de folie et d'obsession

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Johan-Frédéric Hel Guedj,
ainsi que Marianne Reiner (pour "Trial by Fire"),
Claire Debru (pour "Le Caméléon"),
et Violaine Huisman (pour "Un crime parfait")

David Grann

FEUILLETON
Non-Fiction

Éditions
du sous-
sol

Titre original

*The Devil and Sherlock Holmes. Tales of Murder, Madness,
and Obsession*

Le livre a été publié pour la première fois en 2011 par Vintage Book

© David Grann, 2010, 2011

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2019
pour la traduction française

© Éditions Allia 2018 pour la traduction française des textes
“Trial by Fire”, “Le Caméléon” et “Un crime parfait”

Conception graphique: gr20paris

ISBN : 978-2-36168-339-1

Pour Zachary et Ella

*“LA VIE EST INFINIMENT PLUS
ÉTRANGE QUE TOUT CE QUE
L’ESPRIT HUMAIN POURRAIT
INVENTER.”*

Une introduction

Comme le travail de l’enquêteur, le journalisme d’investigation procède par élimination. Il impose de recueillir et de vérifier d’innombrables versions d’une histoire jusqu’à parvenir à cette conclusion, qui emprunte à une formule chère à Sherlock Holmes: “Celle qui reste est nécessairement la vérité.”

Holmes n’est le sujet que d’un seul des récits de ce recueil, qui traite de la mort étrange de l’expert holmesien le plus éminent de la planète, et pourtant, chacun de ces douze textes contient des éléments d’intrigue. Nombre des protagonistes sont de fins limiers: un inspecteur de police polonais tente de déterminer si un auteur, dans son roman postmoderne, n’a pas semé de faux indices d’un meurtre bien réel; des scientifiques traquent un monstre marin; un arnaqueur se demande subitement s’il n’est pas celui qu’on arnaque. Et les récits qui semblent d’une autre étoffe recèlent eux-mêmes une forme de mystère: le monde secret des *sandhogs*, les “chiens de sable” en français, ces mineurs chargés de creuser des conduites d’eau dans le sous-sol de New York, ou l’énigme d’une star vieillissante du base-ball, qui semble à la fois très âgée et sans âge.

Contrairement aux aventures de Sherlock Holmes, ces histoires sont toutes véridiques. Leurs protagonistes sont de simples mortels: à l’instar du docteur Watson, ils sont capables de voir,

Le diable et Sherlock Holmes

mais pas nécessairement d'observer. Les éléments de l'énigme demeurent souvent insaisissables. Leurs affaires ne connaissent pas toujours une fin heureuse. Certains de ces personnages sont animés par la tromperie et le meurtre. D'autres deviennent fous.

Holmes nous séduit notamment parce qu'il restaure l'ordre d'un univers déroutant. Mais c'est le désordre de l'existence et le combat de l'homme pour y puiser une logique qui m'ont attiré vers les sujets de ce recueil. Ainsi que Sherlock Holmes le confiait un jour au docteur Watson: "Si, ouvrant la fenêtre, nous pouvions nous envoler main dans la main, planer sur cette grande cité, en soulever secrètement les toitures pour risquer un œil sur les choses étranges qui s'y déroulent, les coïncidences les plus singulières, les sombres projets, les malentendus, en un mot, le merveilleux enchaînement des événements qui se sont succédé, au fil des âges, pour aboutir aux résultats les plus extrêmes, tous les romans, avec leurs conventions et leurs conclusions prévues d'avance, nous paraîtraient fades et surannés."

Quand j'ai entamé mes recherches sur ces récits, c'étaient autant de sujets dont je ne savais presque rien. La plupart avaient pour origine quelques indices aussi maigres qu'intrigants: un tuyau transmis par un ami, une référence enfouie dans un fait divers. M'efforçant d'exhumer la réalité et d'en révéler la trame cachée, j'étais parfois décontenancé par un indice ou un élément de preuve qui me manquait. Pourtant, au bout du compte, ces récits me semblaient au moins offrir quelques aperçus de la condition humaine, en nous permettant d'entrevoir pourquoi certains individus se consacrent au bien, et d'autres au mal. Ce que notre Sherlock Holmes formule en ces termes: "La vie est infiniment plus étrange que tout ce que l'esprit humain pourrait inventer."

PREMIÈRE PARTIE

“Toute vérité vaut mieux
que le doute indéfini.”

Sherlock Holmes,
dans *La Figure jaune*



DE MYSTÉRIEUSES CIRCONSTANCES

*La mort étrange d'un fanatique
de Sherlock Holmes*

Richard Lancelyn Green, l'expert holmesien le plus éminent de la planète, croyait avoir enfin résolu l'affaire des documents disparus. Au long des deux décennies précédentes, il avait en effet recherché un trésor, composé de lettres, d'entrées de journal et de manuscrits, un ensemble d'écrits rédigés de la main de Sir Arthur Conan Doyle, le créateur de Sherlock Holmes. Ces archives étaient estimées à près de quatre millions de dollars, et d'aucuns affirmaient qu'elles étaient porteuses d'une malédiction mortelle, comme celle qui hanterait la lande dans la plus célèbre nouvelle de la série des Sherlock Holmes, *Le Chien des Baskerville*.

Ces documents avaient disparu après le décès de Sir Arthur, en 1930, et sans ces sources personne n'avait jamais été en mesure d'écrire une biographie qui fasse autorité – une tâche que Richard Lancelyn Green était bien décidé à mener à son terme. Nombre d'historiens craignaient que ces pièces d'archive n'aient été jetées ou détruites; ainsi que le soulignait le *Times* de Londres, les localiser était devenu “un mystère aussi obsédant que tous ceux qui avaient eu pour épice centre le 221B Baker Street”, le repaire fictif de Sherlock Holmes et de son alter ego et limier en second, le docteur Watson.

Le diable et Sherlock Holmes

Peu après s'être lancé dans ses investigations, Green découvrit que l'un des cinq enfants de Conan Doyle, Adrian, avait remis ces documents, avec l'assentiment des autres héritiers, dans une pièce fermée à clef d'un château qu'il possédait en Suisse. Green apprit ensuite qu'à l'insu de ses frères et sœurs Adrian Doyle avait escamoté certains des papiers enfermés dans ce château en espérant les vendre à des collectionneurs. Une crise cardiaque l'empêcha d'aller au bout de cette combine, et sa mort donna naissance à cette légende d'une malédiction. Après le décès d'Adrian, les documents auraient disparu. Et chaque fois que Green tentait de sonder plus avant, il se trouvait aux prises avec un réseau impénétrable d'héritiers – parmi lesquels une soi-disant princesse russe – qui se dupaient et se doublaient tous les uns les autres pour tenter de mettre la main sur ces archives.

Il continua plusieurs années de décortiquer des indices et d'interroger des membres de la famille, jusqu'à ce qu'un jour cet écheveau de pistes le conduise à Londres – et devant la porte de Jean Conan Doyle, la cadette des enfants de l'écrivain. Grande et élégante, le cheveu argenté, la fin de la soixantaine, c'était une femme imposante. ("On croyait percevoir derrière ce corps menu un être très fort et très vigoureux, avait écrit son père à propos de la petite Jean quand elle avait cinq ans. Elle possède une volonté considérable.") Alors que son frère Adrian avait été chassé de la Navy pour insubordination, et que l'aîné, Denis, menait une vie de play-boy en Amérique, où il était parti pour se soustraire à la mobilisation et à la Seconde Guerre mondiale, Jean était devenue officier dans la Royal Air Force, et fut honorée, en 1963, du titre de dame commandeur de l'ordre de l'Empire britannique.

Elle ouvrit donc sa porte à Green et l'invita à entrer dans son appartement, où un portrait de son père, avec sa moustache de morse, trônait au-dessus de la cheminée. Voyant que son visiteur s'intéressait presque autant à son père qu'elle-même, Jean lui fit part de ses souvenirs et découvrir des photos de famille. Elle le convia même à revenir et, un jour, raconta-t-il plus tard à des amis, elle lui montra quelques boîtes longtemps restées en dépôt dans le cabinet d'un avocat londonien. Jetant un œil à l'intérieur, il y avait entrevu une partie des fameuses

De mystérieuses circonstances

archives. Dame Jean l’informa qu’en raison d’une interminable querelle familiale elle ne pouvait, pour l’heure, l’autoriser à lire ces papiers, mais ajouta qu’elle avait l’intention de faire donation de la quasi-totalité à la British Library, afin de permettre enfin aux chercheurs de les examiner. Après la mort de Dame Jean, en 1997, Green attendit impatiemment leur transfert – mais rien ne se produisit.

Ensuite, en mars 2004, il ouvrit le *Sunday Times* de Londres et fut stupéfait de lire que les archives perdues avaient “réapparu” chez Christie’s, la maison de vente, et que la mise aux enchères par trois parents éloignés de Conan Doyle était prévue en mai, pour un montant de plusieurs millions de dollars ; au lieu d’être remis à la British Library, le contenu de ces boîtes serait dispersé chez des collectionneurs privés aux quatre coins du monde, qui risquaient de les rendre tout aussi inaccessibles aux chercheurs. Convaincu qu’une erreur avait été commise, il s’empressa d’aller chez Christie’s inspecter ces pièces. À son retour, il expliqua à des amis sa certitude d’avoir revu là quantité de documents identiques à ceux qu’il avait jadis découverts. Qui plus est, affirmait-il, ils avaient été volés, et il en détenait la preuve.

Les jours suivants, il approcha des membres de la Sherlock Holmes Society de Londres, l’un de ces clubs d’admirateurs fervents du détective qui se comptent par centaines. (Green en avait été autrefois président.) Il alerta d’autres Sherlockiens, tels qu’on les appelait, notamment plusieurs membres américains des Baker Street Irregulars (les Francs-tireurs de Baker Street), un groupe fondé en 1934 (adhésion sur invitation uniquement), et baptisé du nom des enfants des rues auxquels Holmes recourait régulièrement pour se procurer des informations. Il contacta aussi les érudits les plus orthodoxes de Conan Doyle, ou Doyliens, au sujet de cette vente. (À l’inverse de Green, qui évoluait entre les deux camps, beaucoup de Doyliens s’étaient distanciés des Sherlockiens, qui traitaient souvent Holmes comme s’il s’agissait d’un détective bien réel, et refusaient de mentionner le nom de Conan Doyle.)

Green informa ces chercheurs de la provenance de ces archives, en révélant ce qu’il considérait comme la pièce à conviction la plus accablante : une copie du testament de Dame

Jean qui stipulait: “Je lègue à la British Library tous [...] les documents originaux, manuscrits personnels, journaux, agendas et écrits [...] de feu mon père.” Déterminé à faire barrage à la vente, ce groupe improvisé de limiers amateurs soumit son dossier à des élus du Parlement. Vers la fin du mois, alors que la campagne du groupe s’intensifiait et que ses objections paraissaient dans la presse, Green laissa entendre à sa sœur, Priscilla West, que quelqu’un le menaçait. Plus tard, il lui envoya un mot sibyllin contenant trois numéros de téléphone et ce message: “CONSERVE SOIGNEUSEMENT CES NUMÉROS JE TE PRIE.” Il contacta aussi un journaliste du *Times* de Londres, en l’avertissant qu’il pourrait lui arriver “quelque chose”.

Dans la soirée du vendredi 26 mars, il dîna avec un ami de longue date, Lawrence Keen, et ce dernier écrivit plus tard que Green lui avait confié qu’“un Américain” essayait de l’abattre. Après être sortis du restaurant, Green souffla à Keen qu’ils étaient suivis, et lui désigna une voiture derrière eux.

Le même soir, Priscilla West téléphona à son frère et tomba sur son répondeur. Le lendemain matin, elle essaya à plusieurs reprises, mais il ne décrochait toujours pas. Après quelques appels, elle se rendit à son domicile et frappa à la porte: il n’y eut aucune réaction. Au bout de plusieurs autres tentatives, elle appela la police, et une patrouille vint forcer l’entrée. Au rez-de-chaussée, les policiers découvrirent le corps de Richard Lancelyn Green sur son lit, entouré de livres et d’affiches de Sherlock Holmes, une corde autour du cou. Il avait été étranglé.

“Je vais vous exposer toute l’affaire”, m’a promis John Gibson, l’un des plus proches amis de Green, quand je lui ai téléphoné peu après avoir appris la mort de ce dernier. Gibson avait écrit plusieurs livres avec lui, notamment *My Evening with Sherlock Holmes* [ma soirée avec Sherlock Holmes], un recueil de parodies et pastiches paru en 1981. “C’est un complet et entier mystère”, me dit-il de la mort de son ami, avec un léger bégaïement.

Peu de temps après, je me suis rendu à Great Bookham, un village situé à une petite cinquantaine de kilomètres au sud de Londres, où vit John Gibson. Il m’attendait à ma descente du train. Il était grand, aussi mince qu’un crayon, et tout en

De mystérieuses circonstances

lui – ses épaules étroites, son visage tout en longueur, ses cheveux gris indisciplinés – semblait voûté. Le corps penché vers l'avant, on l'aurait cru soutenu par une canne invisible. “J'ai un dossier pour vous, m'a-t-il annoncé, en démarrant au volant de sa voiture. Comme vous le verrez, il y a quantité d'indices et peu de réponses.”

Il a traversé le bourg sans ralentir, en passant devant une église en pierre du XII^e siècle et une rangée de cottages, avant de s'arrêter à hauteur d'une maison en briques rouges entourée de haies. “Vous n'avez rien contre les chiens, j'espère, m'a-t-il fait. J'ai deux cockers. Je n'en voulais qu'un mais la personne qui me les a procurés m'a expliqué qu'ils étaient inséparables, je les ai donc pris tous les deux et depuis ils n'arrêtent pas de se chamailler.”

Quand il m'a ouvert sa porte, les deux chiens ont bondi vers nous, avant de se sauter dessus. Ils nous ont suivis à la trace au salon, qui était rempli de piles de livres anciens, certaines montant jusqu'au plafond. Il y avait parmi ces entassements d'ouvrages une collection quasi complète de *The Strand Magazine*, dans lesquels les histoires de Holmes parurent en feuilleton au tournant du XX^e siècle; un seul de ces exemplaires, qui se vendaient à l'époque un demi-shilling, vaut à présent jusqu'à cinq cents dollars pièce. “Au total, il doit y avoir à peu près soixante mille livres”, m'a précisé mon hôte.

Nous avons pris place dans le canapé, il a ouvert son dossier, en étalant soigneusement les pages autour de lui. “Bien, les chiens. Ne nous dérangez pas”, a-t-il ordonné. Il a levé les yeux vers moi. “Maintenant, je vais vous raconter toute l'histoire.”

Il m'a dit qu'il avait assisté à l'enquête du coroner et pris des notes détaillées, et tout en parlant il a attrapé une loupe posée à côté de lui et scruté sous la lentille plusieurs feuillets fripés. “J'écris tout sur des bouts de papier”, m'a-t-il confié.

La police avait trouvé sur la scène de crime quelques indices insolites. Il y avait donc cette cordelette autour du cou de Green, un lacet de chaussure noir. Il y avait là une cuiller en bois, posée à côté de sa main, et plusieurs animaux empaillés sur le lit. Et, enfin, une bouteille de gin presque vide.

N'ayant trouvé aucun signe d'effraction, la police en avait conclu que Green s'était suicidé. Pourtant, il n'y avait pas de

lettre, et Sir Colin Berry, le président de la British Academy of Forensic Sciences, avait certifié au coroner qu'en trente-six ans de carrière il n'avait vu qu'un seul suicide par étranglement. "Un seul", m'a répété Gibson. Une autostrangulation est extrêmement difficile à réussir, a-t-il insisté ; en règle générale, les gens qui s'y essaient perdent connaissance avant d'avoir pu provoquer l'asphyxie. Qui plus est, en l'espèce, la victime n'était pas morte étranglée avec de la grosse corde, mais avec un lacet, ce qui rendait le geste encore plus invraisemblable.

Il s'est replongé dans son dossier et m'a tendu une feuille de papier où des chiffres étaient inscrits. "Jetez un œil, m'a-t-il suggéré. Ce sont mes relevés téléphoniques."

Ces relevés montraient que Green et lui s'étaient parlé à plusieurs reprises au cours de la semaine précédant sa mort ; si la police s'était donné la peine de se procurer les relevés du défunt, a-t-il poursuivi, ceux-ci auraient sans nul doute attesté que Green l'avait appelé quelques heures avant de mourir. "J'ai été probablement la dernière personne à lui parler", a-t-il ajouté.

Or, la police ne l'avait jamais interrogé.

Lors d'une de leurs dernières conversations concernant la vente aux enchères, se rappelait-il, son ami lui avait avoué craindre quelque chose.

"Tu n'as aucune raison de t'inquiéter, lui avait assuré Gibson.

— Non, vraiment, je suis inquiet, avait-il insisté.

— Quoi ? Tu crains pour ta vie ?

— En effet."

Gibson m'a avoué que, sur le moment, il n'avait pas pris la menace au sérieux, mais conseillé à son ami de ne pas ouvrir sa porte, à moins qu'il ne soit sûr de savoir qui sonnait.

Gibson a jeté un bref coup d'œil à ses notes. Il y avait autre chose, m'a-t-il dit, d'essentiel. La veille de sa mort, m'a-t-il rappelé, Green avait parlé à son ami Keen d'un "Américain" qui essayait de le ruiner. Le lendemain, a poursuivi Gibson, il avait appelé chez Green et entendu un étrange message sur son répondeur. "Au lieu de tomber sur la voix de Richard avec son espèce d'accent oxfordien, qui était celui de son répondeur depuis dix ans, se rappelait-il, j'ai entendu une voix à l'accent américain disant : 'Désolé, pas disponible.' Je me suis dit : 'Qu'est-ce que c'est que ce bazar ?' J'ai cru avoir composé

un mauvais numéro. Alors j'ai recommencé, très lentement. J'ai de nouveau eu cette voix à l'accent américain. Et là j'ai murmuré : 'Dieu tout-puissant.'”

Il m'a ensuite révélé que la sœur de Green avait entendu le même message, et c'était l'une des raisons pour lesquelles elle s'était précipitée à son domicile. Gibson a encore sorti plusieurs autres documents de son dossier, qu'il m'a tendus. “Faites en sorte de les laisser dans leur ordre chronologique”, m'a-t-il prié.

Il y avait là une copie du testament de Jean Conan Doyle, plusieurs coupures de journaux relatives à la vente aux enchères, une notice nécrologique et un catalogue Christie's.

C'était à peu près tout ce dont il disposait. La police n'avait ni procédé à des examens médico-légaux ni relevé d'empreintes digitales. Et le coroner, qui avait un jour participé à une réunion de la Sherlock Holmes Society où il s'était livré à une parodie d'enquête pour meurtre inspirée d'une aventure de Conan Doyle où l'on découvrait un cadavre dans une pièce fermée à clef, reconnaissait être dans l'impasse. Gibson m'a expliqué que ce légiste avait considéré ne pas disposer suffisamment de preuves pour établir ce qui s'était passé, et, en conséquence, le verdict officiel sur la cause du décès, suicide ou assassinat, était demeuré en suspens.

Quelques heures après son décès, les Sherlockiens s'étaient emparés du mystère, comme s'il s'agissait d'une affaire de plus à ajouter au corpus de l'œuvre. Sur un forum Internet, un participant, qui se présentait comme inspecteur, écrivait : “Pour ce qui est de l'autostrangulation, c'est comme essayer de se donner la mort en s'étouffant avec les mains.” D'autres invoquaient la “malédiction”, comme si seul le surnaturel pouvait expliquer la tragédie. Gibson m'a tendu un article d'un tabloïd anglais qui titrait : “LA MALÉDICTION DE CONAN DOYLE FRAPPE UN SPÉCIALISTE DE HOLMES”.

“Alors? Qu'en pensez-vous? m'a demandé Gibson.

— Je ne sais pas trop”, ai-je admis.

Plus tard, nous sommes revenus sur les pièces à conviction. Je lui ai demandé s'il savait à qui correspondaient ces numéros de téléphone mentionnés sur la note que Green avait remise à sa sœur.

Il a fait non de la tête.

“Lors de l’enquête, cela n’a pas été abordé, m’a-t-il appris. — Et cette voix américaine sur le répondeur? Nous savons qui c’est?”

— Malheureusement, pas la moindre idée. Pour moi, c’est l’élément le plus étrange et le plus révélateur. Est-ce Richard qui a enregistré ce message? Et en ce cas, pourquoi aurait-il fait ça?”

J’ai voulu savoir si Green avait déjà fait montre de comportements irrationnels.

“Non, jamais. C’était l’homme le plus équilibré que j’aie jamais rencontré.”

Il m’a précisé que, lors de l’enquête, Priscilla West avait témoigné que son frère n’avait aucun antécédent de dépression. D’ailleurs, le médecin du défunt avait écrit au tribunal qu’en le suivant depuis dix ans il ne l’avait jamais traité pour aucune maladie.

“Une dernière question. Quelque chose a-t-il disparu de l’appartement?”

— Pas que je sache. Richard possédait une collection de livres de Sherlock Holmes et d’autres écrits de Conan Doyle d’une grande valeur, et apparemment rien n’a disparu.”

En me raccompagnant à la gare, il s’est fait pressant: “S’il vous plaît, il ne faut pas que vous lâchiez l’affaire. La police m’a tout l’air d’avoir laissé tomber le pauvre Richard.” Ensuite, il m’a rappelé ceci: “Comme dit Sherlock Holmes: ‘Lorsque vous avez éliminé l’impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité.’”

Certains faits concernant Richard Green sont faciles à établir — ceux qui éclairent les réalités de sa vie, à défaut des circonstances de sa mort. Il était né le 10 juillet 1953: c’était le plus jeune d’une fratrie de trois; son père, Roger Lancelyn Green, auteur de best-sellers pour enfants, qui avait popularisé les mythes d’Homère et la légende du roi Arthur, était un intime de C. S. Lewis et J. R. R. Tolkien; enfin, il avait grandi près de Liverpool, sur une terre qui avait été donnée à ses ancêtres en 1093, où sa famille avait habité depuis lors.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE D'ASCQ
NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2019. N° 139525 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE